

Place aux livres

Numéro 84, hiver 2006

Au seuil de la Révolution tranquille : les années 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

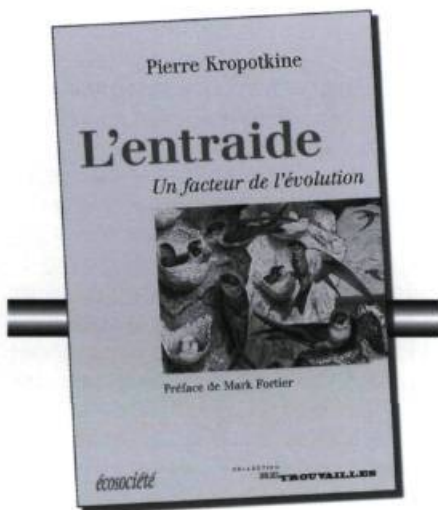
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (84), 48–53.

Pierre Kropotkine. *L'entraide. Un facteur de l'évolution*. Montréal, Les éditions Écosociété, 2001, 400 p.



L'entraide. Un facteur de l'évolution, du Russe Pierre Kropotkine (1842-1921), est une œuvre puissante, porteuse d'une idéologie qui ébranle ou du moins questionne la fameuse doctrine basée sur la théorie de Charles Darwin voulant que les individus d'une même espèce soient constamment en lutte entre eux pour s'approprier des ressources épuisables. À ce jeu, les plus forts gagnent, les autres disparaissent, c'est la loi de la nature. Cette loi «du plus fort», d'abord destinée à mieux comprendre les transformations qui ont cours dans le monde animal, a été transposée à l'humanité et est ainsi devenue un précepte théorique efficace pour appuyer le développement du système capitaliste mondial qui encourage la compétition au détriment des associations et de la coopération.

Ce qui est intéressant avec l'ouvrage de Pierre Kropotkine, c'est qu'il propose une assise théorique autre que celle qui nourrit le développement de l'économie néolibérale, basée sur des intérêts individuels et le libre marché, pour penser les relations humaines et économiques. Pour lui, les animaux et les humains qui s'en tirent le mieux dans la vie ne sont pas ceux qui luttent contre leurs pairs, mais bien ceux qui s'associent pour des raisons qui peuvent être très variées. L'auteur nous fournit maints exemples dans le premier chapitre du livre en se référant au monde animal : les fourmis s'entraident pour élever leur progéniture, se nourrir, se protéger; les oiseaux s'associent souvent pour chasser, pêcher ou encore migrer; plusieurs mammifères, comme les rats mus-

qués et les castors se retrouvent pour effectuer un travail en commun. Tous ces exemples relatifs aux animaux, dont la lecture finit par ennuyer quelque peu, visent à montrer que la vie en société est l'arme qui, en définitive, est la plus puissante dans la lutte pour la vie. C'est ce même message que Kropotkine se donne pour mission de livrer dans les chapitres subséquents en examinant cette fois le monde des humains.

Le regard que Kropotkine porte sur les formes d'associations existantes dans des sociétés variées, à différentes époques, fournit des informations éclairantes sur des pratiques sociales souvent mal comprises ou encore des formes de solidarité non considérées à leur juste valeur par les historiens. Par exemple, les infanticides ou ce que certains Européens ont appelé les «parricides» chez les «sauvages» ou bien les regroupements qu'il nomme «communautés villageoises» chez les barbares et les «guildes» qui se portaient à la défense des intérêts de gens de même métier (les artisans et autres) au Moyen Âge. Il soutient que les organisations sociales qu'on retrouve dans les sociétés étudiées correspondent à divers stades sur une ligne de l'évolution, qui débute avec la tribu sauvage, passe par la commune villageoise, pour aboutir à la cité du Moyen Âge. Il déplore ensuite le fait que dans les sociétés modernes, les États, en cherchant à contrôler les humains et leurs échanges, contribuent à détruire le génie des masses qui avaient réussi à se construire de fortes institutions d'entraide.

On peut être en accord ou non avec la démarche de Kropotkine qui applique une théorie évolutionniste issue des sciences naturelles au monde des humains et établit ainsi des assertions très générales (peu nuancées et peu contextualisées en dépit des nombreux exemples) sur les rapports que ces derniers entretiennent entre eux et face à des organisations de contrôle comme l'État. Mais, force est d'admettre, avec cette nouvelle publication de propos parus originellement au début du XX^e siècle, que l'idée d'entraide promue par Kropotkine mérite toujours notre attention et aurait avantage à être plus connue dans l'optique d'améliorer nos pratiques sociales et économiques.

Annie Vézina



Alexis de Tocqueville. *Regards sur le Bas-Canada*. Édition établie par Claude Corbo, Montréal, Éditions Typo, 2003 [1831], 322 p. (Coll. Typo essais).



Souvent considéré en France comme un précurseur de la sociologie, Alexis de Tocqueville (1805-1859) demeure célèbre pour ses livres *De la démocratie en Amérique* (1835-1840) et *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856). Pourtant, ce magistrat français, grand voyageur, avait visité et observé de nombreux pays, dont le Canada, en 1831. Entre deux étapes de son long séjour aux États-Unis (de Boston à la Louisiane), Tocqueville se rend aux chutes Niagara, à Québec et à Montréal, où il fera de nombreuses rencontres.

Dans ce recueil intitulé *Regards sur le Bas-Canada*, on retrouve une série de 30 textes, essais et extraits de correspondance rédigés sur une période de plusieurs années. Tocqueville décrit et analyse la société canadienne-française, qu'il comprend avec beaucoup d'empathie. Ainsi, à propos de l'identité canadienne, Tocqueville en saisit rapidement la dualité : «Les Anglais et les Français se fondent si peu que les seconds gardent exclusivement le nom de Canadiens, les autres continuant à s'appeler Anglais.» (p. 163).

Ce qui étonne aujourd'hui, c'est que Tocqueville décrit déjà, en 1831, le Canada-français comme «une population à part, entièrement distincte de la population anglaise» (p. 299). Se voulant peut-être visionnaire, Tocqueville écrit plus loin à un correspondant ses impressions au terme de son séjour : «Je viens de voir dans le Canada un million de Français braves, intelligents, faits pour former un jour une grande nation française en Amérique, qui

vivent en quelque sorte en étrangers dans leur pays.» (p. 211).

Ce livre vivant se lit aisément et sans préparation préalable; le style s'apparente en plusieurs points à un récit de voyage, avec beaucoup de descriptions très instructives sur la vie quotidienne dans ce Québec de 1831. Les propos généreux du jeune Tocqueville contrastent éloquentement avec la vision coloniale et ethno-centrique de l'Anglais John George Lambton, lord Durham, qui à quelques années près, considérait pour sa part le Canada-français comme «un peuple sans histoire et sans culture», devant être assimilé. Un exercice comparatif entre ces deux points de vue opposés serait certainement révélateur. Ces textes de Tocqueville n'étaient toutefois pas inédits : une édition assez différente de ces écrits avait jadis été publiée par Jacques Vallée aux Éditions du Jour sous le titre *Tocqueville au Bas-Canada* (1973); par ailleurs, on trouve les *Œuvres complètes* de Tocqueville dans des éditions critiques en plusieurs tomes chez Gallimard.

Ouvrage d'un grand intérêt qui gagnerait à être mieux connu, *Regards sur le Bas-Canada* intéressera d'abord les historiens, mais aussi les lecteurs voulant savoir comment le Canada d'avant la Confédération pouvait être perçu par des visiteurs éclairés.

Yves Laberge



John R. Porter. *Joséphine et le vieux sculpteur*. Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2004, 37 p. + ill. coul.

Ce conte, le sixième d'une série qui veut rendre accessible à un jeune public l'œuvre d'artistes québécois, s'inspire de la biographie et de l'œuvre du caricaturiste et sculpteur Jean-Baptiste Côté (1832-1907). Ayant vécu et travaillé à Québec toute sa vie, dans le quartier Saint-Roch à la basse-ville, on le retrouve dans son atelier au coin des rues de la Couronne et de la Reine, à l'hiver 1902. L'histoire est bâtie autour de l'interaction entre le vieux sculpteur et sa voisine de cinq ans, la petite Joséphine Latulippe. Alors que le vieillard Côté songe à remiser ses chers outils en se remémorant sa jeunesse, que des maux de dos lui rappellent disparue à jamais, la jeune Joséphine lui donne l'idée de réaliser un nouveau chef-d'œuvre à l'image de son fameux panneau de bois



sculpté en relief intitulé *L'Adoration des bergers*. Le vieux sculpteur de 70 ans, qui, le temps d'une nuit d'hiver, retrouve sa jeunesse, va relever le défi et réaliser une *Adoration des bergers* un brin naïf et fourmillant de détails pittoresques.

Pour le fond, le récit est fidèle au curriculum personnel et professionnel de l'artiste. Notons que la petite péronnelle de cinq ans a vraiment existé, mais l'auteur John R. Porter s'est accordé la liberté d'interpréter l'histoire pour donner libre cours à son imaginaire. Il nous invite à redécouvrir dans le récit l'enseigne de l'atelier de l'artiste *Les progrès de la vie économique canadienne*, sa statue de l'inventeur de l'imprimerie *Gutenberg*, son *Indien*, ancienne enseigne d'une tabagie dans Saint-Roch et deux de ses gravures sur bois parues dans *La Scie*, le tout animé par les illustrations d'André-Philippe Côté, caricaturiste éditorialiste au *Soleil*. C'est dans ce même quotidien que parut initialement ce conte dans son édition de la veille de Noël 2002.

Fidèle à l'institution qui a édité le livre, une rigueur scientifique accompagne l'écrit, tant par une introduction biographique du sculpteur Jean-Baptiste Côté, signée par le directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec, l'auteur du conte, que par une présentation en fin de volume de l'information d'usage des œuvres qui ont servi pour bâtir l'histoire. Ce petit conte destiné aux enfants comme aux adultes peut très bien se retrouver entre les mains de quiconque veut, l'espace d'un moment, remonter dans le temps et vivre un instant privilégié aux côtés des deux protagonistes dans l'atelier de l'artiste.

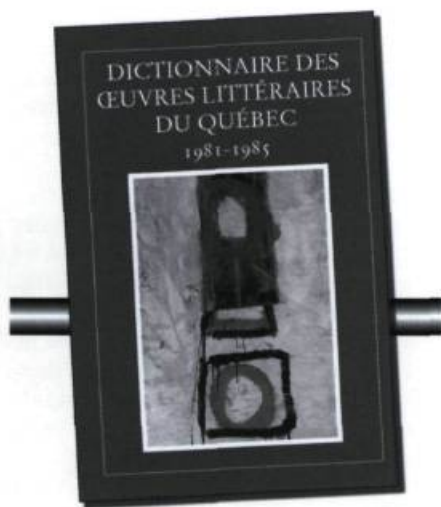
Pascal Huot



Aurélien Boivin avec la collaboration de Roger Chamberland, Gilles Dorion et Gilles Girard. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1980-1985*, Montréal, Fides, 2003, 1239 p.

À sa manière, le tome VII du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* marquera une certaine rupture dans les liens qui unissaient ses créateurs. En effet, des membres qui travaillaient de près à l'élaboration du dictionnaire depuis la fin des années 1970, deux sont décédés : Gilles Dorion (1929-2004), spécialiste du roman québécois et qui a codirigé dans le tome 7 la section essai en plus de s'affairer à la recherche iconographique et à la révision du manuscrit (surnommé «œil de lynx» pour ses qualités de correcteur), tâche réputée de longue haleine par les directeurs de l'ouvrage; et Roger Chamberland (1955-2003), spécialiste de la poésie québécoise et qui en plus de codiriger la section poésie dans le tome 7 a aussi travaillé à la recherche iconographique. Seul Aurélien Boivin a participé à la direction du dictionnaire depuis les débuts de l'entreprise dans le bastion de l'histoire littéraire québécoise, l'Université Laval. Le *projet du dictionnaire*, comme l'appelle les familiers, n'est pas un simple projet, car il a participé, en quelque sorte, à la définition du littéraire tout au long des tomes. Il a également contribué à l'institutionnalisation de la littérature québécoise parallèlement aux enseignements donnés pendant plusieurs années par les membres directeurs de l'ouvrage au sein de la Faculté des lettres de l'Université Laval.

Paru en 2003, l'ouvrage respecte les divisions des tomes précédents : introduction, notice d'emploi, liste des signes conventionnels et abréviations, normes bibliographiques (en fin d'articles), une chronologie, la nomenclature des articles (recensions) classée par ordre alphabétique de titre, la bibliographie générale des œuvres littéraires recensées, les instruments de travail et ouvrages généraux de référence (dictionnaires, anthologie, chronologie), les études à consulter, la liste des périodiques dépouillés, la liste des collaborateurs et collaboratrices et l'index des noms cités. L'introduction a l'habitude de constituer l'une des meilleures mise en contexte à la période historique de la littérature québécoise couverte par le tome. Ce qui était vrai pour le premier tome, qui couvrait plus de 300 ans de publication, l'est également pour le septième qui, comme le sixième en compte cinq. Pour chaque nom de collaborateur, on retrouve la liste des ouvrages recensés par l'auteur,



ce qui facilite le repérage. Quatre cents romans publiés pendant la période, environ 300 recensés. Parmi les faits notoires dans la publication de romans de la période figure la parution de la trilogie d'Alice Parizeau, qui campe le récit de quelques-unes de ses œuvres dans sa Pologne natale. Ses ouvrages avaient connu à l'époque un véritable succès. La période voit aussi la prise en compte de la littérature migrante, celle des «Néo-Québécois». Cette dénomination fort heureuse témoigne d'ailleurs d'une certaine ouverture politique de la société québécoise. La section poésie fait notamment mention de la présence de la poésie urbaine (et pour certains psychédélique) de Claude Beausoleil, Lucien Francœur, José Yvon et Denis Vanier, et de celle du performer Jean-Yves Fréchette. Les différents courants théâtraux sont décrits dans l'introduction parmi lesquels le théâtre au féminin, le théâtre réaliste et d'analyse psychologique, etc. La section essai met en relief les essais historiques. Certains vont marquer la période, *La Brève histoire du Québec*, régulièrement mis à jour, *l'Histoire du catholicisme*. D'autres pratiques d'écriture sont recensées et présentées en introduction comme celles des médias parmi lesquels le cinéma, la chanson, dont on connaît l'essor des études, etc. On peut remarquer, comme le soulignent les directeurs de l'ouvrage, l'évolution sensible de la notion du littéraire dans les derniers tomes, de même que la suppression des biographies d'auteurs qui apparaissaient habituellement au début des recensions, peut-être un signe, finalement, que dans cette redéfinition de l'œuvre littéraire figure également la primauté de l'œuvre sur la vie des auteurs. Bref, un travail répété de grande envergure, qui, contrairement à notre patrimoine lexical, fait l'objet

de parutions fréquentes. Une œuvre dont la rigueur scientifique est reconnue.

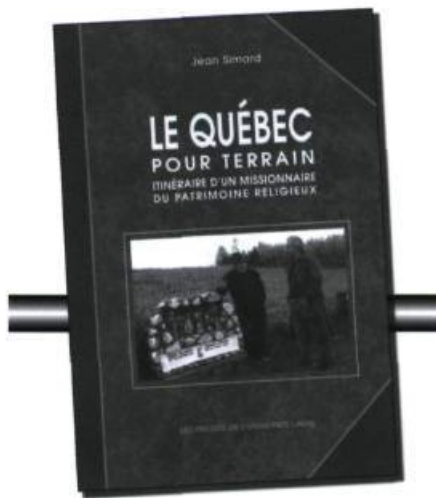
Jean-Nicolas de Surmont



Jean Simard. *Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 242 p. + ill. (Coll. Les Archives de folklore, 28)

Défenseur connu et reconnu du patrimoine religieux, Jean Simard, universitaire de terrain, a fait sa croisade de ce grand héritage pieux cédé aux Québécois par l'histoire. Afin d'effectuer le bilan des réalités du présent dans les traces du passé, l'investigation de l'ethnologue a touché tant le patrimoine religieux bâti, les objets de culte, les manifestations de la foi populaire que les savoirs et le savoir-faire des porteurs de traditions.

Ce recueil, qui rassemble des articles de recherche et divers textes écrits pour la radio, le film documentaire et les musées, retrace l'itinéraire d'une dévotion afin d'archiver la mémoire collective d'un peuple dont la religion est enracinée dans la parole et les gestes d'un vécu quotidien. Arpentant le Québec, l'auteur trace un inventaire des croix de chemin, côtoie les grands lieux de pèlerinage, observe les us et coutumes issus de la liturgie populaire et examine les objets religieux du quotidien comme ces petits morceaux d'image de piété que l'on avalait à la manière de pilules pour guérir des maux de tous genres. Ne se limitant pas au catholicisme, il étudie la minorisation historique des francophones de foi protestante en soulevant deux cas, celui de Saint-Damase-de-L'Islet



et Girardville, dans le Lac-Saint-Jean. Il explore aussi l'histoire de vie de la communauté anglicane de Springbrook où l'on apprend l'existence d'une très forte consanguinité. Puis, il analyse les similitudes et les comparaisons entre le Québec et le Mexique ainsi que la relation entre l'Église et les artistes. Il inventorie le patrimoine immatériel des augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, il répond à la question de ce pour quoi Nicolet a été choisi pour établir un musée des religions et il réfléchit sur l'avenir du patrimoine religieux afin de trouver des solutions à sa protection et à sa mise en valeur, afin de le faire renaître et survivre. Le livre s'achève sur une incursion dans le champ de l'art populaire pour en avancer une définition et voir s'il y a un art populaire propre aux francophones d'Amérique tout en faisant un retour aux pionniers, notamment par l'identité des acteurs qui ont occupé le fauteuil numéro 7 de la Société des Dix.

Comme il se doit dans le dynamisme de ce type de publication, le livre foisonne de citations, de renvois en bas de page, de photographies, de cartes, de tableaux, d'index et, cela allant de soi, les sources originales de chaque écrit sont signalées, ce qui rend d'autant plus navrant d'y constater l'omission d'une bibliographie en fin de volume. Par la publication de son livre, Jean Simard remplit son rôle de chercheur qui redonne à sa communauté d'étude son travail de terrain ethnographique, assurant ainsi une pérennité à la réflexion amorcée par l'auteur et ses collègues sur ce patrimoine identitaire, matériel et immatériel menacé et qu'il faut de toute urgence prendre en considération pour en assurer la survivance dans un futur immédiat.

Pascal Huot



François-Réal Angers. *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*. Présentation et bibliographie de Gilles Dorion, Québec, Éditions Nota bene, 2003, 161 p.

La renommée de feu Gilles Dorion en matière d'études du roman québécois et canadien-français n'est plus à faire. C'est à lui que revenait le privilège de publier cette édition de poche d'un des premiers récits criminels québécois aux allures de roman policier, un document historique, car il relate de manière fictionnelle les



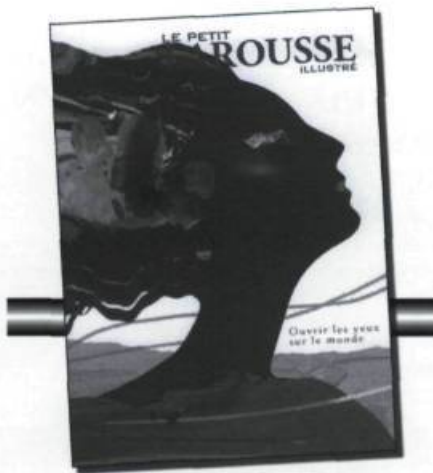
meurtres inexplicables qui ont fait les beaux jours de la presse de l'époque. *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices* a été publié par l'avocat et écrivain François-Réal Angers, en juillet 1837. Cambray fait allusion à nul autre que Charles Chambers, l'un des criminels dont il est largement question dans ce récit et qui fut finalement soulagé de la peine de mort et déporté comme ses complices. La narration est d'ailleurs principalement déléguée à Georges Waterworth, un des complices (souvent désignés par l'appellation «vieux délinquants») qui a tôt fait de se racheter en quittant le groupe et en témoignant contre Cambray et la bande pour la couronne. L'historien se rappellera avec ferveur ces lieux mal famés de la ville de Québec d'autrefois comme «Carouge» ou les plaines d'Abraham. Le récit du repenti relate les tentatives de vols (celui chez madame Montgomery), le meurtre du capitaine Louis Sivrac, etc., nous montrant que les objets d'intérêt étaient tout à fait différents de ceux d'aujourd'hui même si, en revanche, le phénomène de bande organisée et de complicité existait déjà bel et bien à l'époque. On est étonné par le sujet malgré tout très contemporain, souligne Dorion en présentation, eu égard au fait que l'histoire des crimes, comme le signale le délateur «peut être une tâche philanthropique, si elle a pour objet d'appeler l'attention du législateur aux malheurs et aux dangers du débutant dans le sentier du vice». (p. 36). Un récit intéressant d'un narrateur passionnant qui se fait le témoin privilégié de l'histoire du crime à Québec, au tournant des années 1830.

Jean-Nicolas de Surmont

(Collectif). *Le Petit Larousse illustré 2006*. Paris, Éditions Larousse, 2005, 1 984 p.

Cette nouvelle édition du *Petit Larousse illustré 2006* est présentée comme étant la 101^e depuis la création de ce célèbre dictionnaire. On y trouve les noms communs de la langue française, les noms propres et de lieux, en plus des fameuses pages roses où René Goscinny puisait les locutions latines apparaissant dans les épisodes d'Astérix.

On sent un réel effort pour rendre ce dictionnaire accessible et actuel, en y incluant beaucoup de mots à la mode qui me semblent difficilement acceptables : «blog» (chronique personnelle sur Internet), «calotte» (casquette). On y ajoute aussi des mots inusités provenant de la francophonie, comme «paletot», signifiant «pardessus», attribué à la Belgique, mais usité au Québec. Au nombre des expressions comportant désormais un sens nouveau, on y trouve «réchauffement global», dans le sens de «modification climatique de la Terre caractérisée par un accroissement de la température moyenne à sa surface». Parmi les nouvelles illustrations de ce dictionnaire, on y reconnaîtra des œuvres de nombreux dessinateurs populaires provenant de plusieurs nations de la francophonie, dont les dessins d'un Québécois, le caricaturiste André-Philippe Côté.



Ce *Petit Larousse illustré 2006* sera certainement utile à ceux qui ne posséderaient pas encore de dictionnaire, mais j'estime qu'il n'est pas absolument nécessaire de changer son vieil exemplaire contre un plus récent, même après plusieurs décennies. On ne juge pas de la valeur d'un dictionnaire par sa quantité de nouveaux mots, mais d'abord par sa capacité de définir avec précision le sens des ter-

AP/CCQ
 Association de professeurs et professeurs d'institutions de niveau collégial publiques et privées, francophones et anglophones, qui contribue au rayonnement de l'histoire dans leurs milieux.

Un regroupement de professeurs et professeurs d'institutions de niveau collégial publiques et privées, francophones et anglophones, qui contribue au rayonnement de l'histoire dans leurs milieux.

Pour information: Jean-Louis Vallée
 (418) 248-7164 poste 117 • jvallee@ccc.montenagry.qc.ca

Allez-y voir!
 Allez-y voir!
 Allez-y voir!
 Allez-y voir!

www.capauxdiamants.org

20
 anniversaire

LA REVUE QUÉBÉCOISE DE L'HISTOIRE
 CAP-AUX-DIAMANTS

mes et des expressions. Sur ce point essentiel, *Le Petit Larousse illustré 2006* reste à la hauteur de sa réputation.

Yves Laberge



Claude Bouchard et Benoît Lacroix [texte de présentation]. *Par monts et par vaux : Chaudière-Appalaches*. Québec, Les Publications du Québec, 2004, 171 p. + ill. coul. (Coll. Coins de pays).



À la suite des saisons et des titres d'une collection, c'est maintenant autour de la région de Chaudière-Appalaches,

des lisières du Maine jusqu'aux rives du Saint-Laurent, que le photographe Claude Bouchard, coauteur du premier titre *Vers la mer*, vagabonde par monts et par vaux. Inscrivant dans la mouvance de ses prédécesseurs le florilège des photographies au fini soigné qui sèment à tout vent, ce recueil entraîne le lecteur à poser son regard sur ce coin de pays, à visiter en images une pluralité de comtés, de sites et de paysages panoramiques. Cet ouvrage raconte une région, de Kinnear's Mills à Saint-Jean-Port-Joli. S'arrêtant aux strates de l'histoire, il présente un texte d'introduction de Benoît Lacroix et la vision de Claude Bouchard par ses photographies et les légendes qui les accompagnent, le tout complété par une carte représentant les endroits qui ont été immortalisés ainsi qu'une bibliographie concise.

L'habitation du paysage en grande partie rurale défile par ses routes ondulées au plein soleil ou entre chien et loup avec le pont couvert de Saint-Sylvestre, l'intérieur de l'église de la paroisse Saint-Alphonse, l'entreprise Canam Manac à Saint-Georges, le moulin de Beaumont, le *Bateau ivre* amarré à l'île aux Grues pour ne mentionner que ces quelques images qui côtoient le

parc national de Frontenac et la cascade du ruisseau Peary à Saint-Pierre-de-Broughton. Mais il ne faut pas omettre cette maison de style victorien, une ancienne grange octogonale, un tapis de fleurs au cimetière de la chapelle anglicane St Paul Hemeson à Saint-Malachie, le parc régional des Appalaches, enveloppé par les départs migratoires des oies blanches de Sainte-Croix à L'Islet-sur-Mer.

Puisque le beau n'absout pas les actes, il est judicieux de noter que l'auteur a l'honnêteté de sa conscience pour ne pas voiler certains faits de société tels que le prix environnemental de l'industrie porcine ou les problèmes d'érosion qu'entraîne le déboisement. Il affiche aussi les humeurs de la rivière Chaudière à la nature comportementale troublante. En bout de course quotidienne, un tel livre oblige un arrêt, une pause pour se laisser imprégner de ce que trop souvent l'œil ne prend pas le temps de regarder.

Pascal Huot



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Suzanne Clavette

Les Dessous d'Asbestos

Une lutte idéologique contre la participation des travailleurs

Au moment du déclenchement du conflit de l'amiante en février 1949, une vive polémique a cours au Québec autour de la réforme de l'entreprise. Grâce à de nombreuses sources inédites, l'ouvrage de Suzanne Clavette pose un regard neuf sur les péripéties de cet affrontement qui a divisé jusqu'au clergé, avec pour conséquence un important virage à droite de la hiérarchie religieuse dans les années 50.

ISBN : 2-7637-8256-6
564 pages • 40 \$



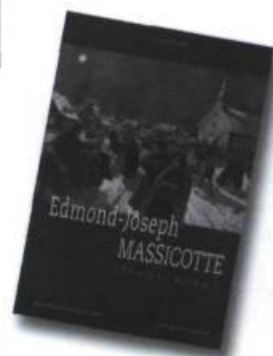
MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC /
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

David Karel

Edmond-Joseph Massicotte illustrateur

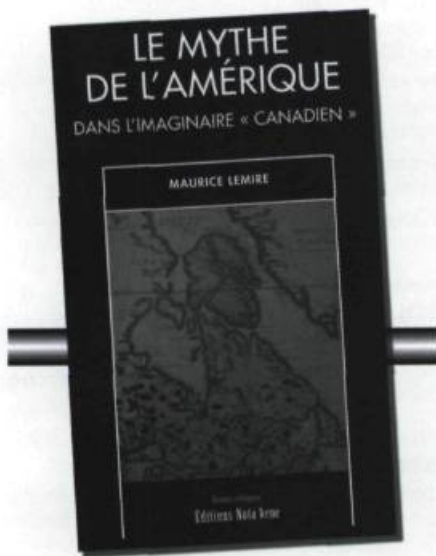
Près de 200 illustrations dont une section couleur

ISBN : 2-7637-8275-2
224 pages • 34,95 \$



Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996
Télec. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Maurice Lemire. *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire «canadien»*. Québec, Éditions Nota Bene, 2003, 236 p.



Quiconque s'intéresse au XIX^e siècle canadien aura de la difficulté à échapper à la lecture des nombreux travaux de Maurice Lemire qui jalonnent la constitution d'un corpus exemplaire. Maurice Lemire, chef de file du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (paru chez Fides) et de la *Vie littéraire au Québec* (publié aux Presses de l'Université Laval), étudie depuis une trentaine d'années la spécificité de l'imaginaire québécois. L'universitaire nous apprend dans son introduction que l'imaginaire littéraire canadien s'est forgé, du moins en principe, sur l'appel des grands espaces. Mais aucun texte du Régime français ne permet de constater si la jeunesse canadienne fut influencée par cet «imaginaire», terme que Lemire reprend de la mythocritique de Gilbert Durand. En effet, les textes de la Nouvelle-France portent surtout un intérêt aux Amérindiens. Deux mythes vont marquer les Canadiens, celui de l'Amérique et celui de la forêt, deux mythes qui s'élaborent autour du phénomène de la colonisation (sédentarisation) par l'exaltation de la patrie ou de l'exil (nomadisme), qui encourage les voyageurs à aller vers les Pays-d'en-Haut ou les États-Unis. Mais l'exil fut loin d'être encouragé par les élites malgré les envies des classes populaires, d'où cette ambivalence chez les voyageurs et les colons qui, non contents de leur situation au Canada français, préféraient l'exil vers les États de la Nouvelle-Angleterre. Lemire fait bien

voir cette ambivalence stratégique entre le désir de construire des petites patries ou de s'installer dans les Pays-d'en-Haut tout en s'exilant de son lieu d'origine. Au travers de ces mythes, que l'auteur analyse en s'appuyant sur un corpus plus varié que celui qu'il utilisait au début des années 1970, il est permis d'observer les connotations péjoratives attribuées à la forêt. Le premier chapitre pose théoriquement la question de l'existence d'un imaginaire particulier, c'est-à-dire indépendant du réel, d'où l'ambivalence que nous avons évoquée. Le chapitre 2 prend comme exemple l'explorateur et administrateur Samuel de Champlain, un observateur dont la vision hérite de celle de Marco Polo. Mais le troisième chapitre s'intéresse à la première étape de la formation de l'imaginaire telle que proposée par les lettrés, celle d'un imaginaire populaire centré sur l'appel des grands espaces bien qu'il ne se développe toutefois qu'au XX^e siècle avec des écrivains comme Léopold Desrosiers, Germaine Guèvremont ou, paradoxalement, avec Jack Kerouac. Le chapitre 6 aborde l'espace ontarien alors que les chapitres 7 et 8 s'intéressent surtout au conte en mettant en relief le discours répressif au sein du corpus et le pacte avec le diable. L'ouvrage se clôt par un chapitre qui pose une question fondamentale dans l'imaginaire canadien, celle de la patrie ou de l'exil. N'est-ce pas là évoquer cette incertitude ou ce paradoxe qui fait que les ambitions populaires des Québécois n'ont pas toujours suivi au niveau national?

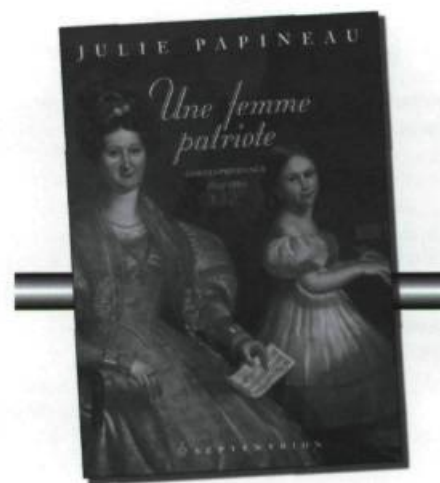
Jean-Nicolas de Surmont



Julie Papineau. *Une femme patriote. Correspondance 1823-1862*. Texte établi et annoté par Renée Blanchet. Sillery, Septentrion, 1997, 518 p.

Née à Québec, Julie Bruneau (1795-1862) allait connaître une certaine renommée en tant qu'épouse du politicien et patriote Louis-Joseph Papineau (1786-1871). Son abondante correspondance, qui couvre une quarantaine d'années, contient principalement des lettres destinées à son mari et aux membres de sa famille; ces récits permettent en outre de saisir des éléments du quotidien et de la vie sociale de l'époque. D'une belle plume, Julie Papineau relate aussi les événements importants de cette pé-

riode, dont le soulèvement des Patriotes de 1837, suivi de son exil dans l'État de New York. Plusieurs de ses lettres émanent d'ailleurs de Saratoga Springs, où le couple s'était provisoirement réfugié (en 1837 et 1838). Les séparations forcées ont été nombreuses, en raison des activités politiques et des voyages de l'époux Papineau, ce qui donne à la correspondance du couple une abondance de détails et un ton souvent déchirant. Outre les épisodes politiques, on découvre les mœurs, le commerce, les voyages, les problèmes de santé, les cadeaux, et, bien sûr, les formules courantes des échanges épistolaires du Bas-Canada ayant cours au XIX^e siècle.



J'aurais aimé trouver en fac-similé quelques originaux de ces lettres, afin de pouvoir apprécier la calligraphie, mais surtout la véritable qualité du français de Julie Papineau, qui me semble ici trop parfait. Peut-on écrire toute sa vie sans laisser une seule faute d'orthographe? Le travail de l'éditrice devrait normalement être indiqué à chaque intervention, lors de chaque correction du texte manuscrit. Quant aux sources, il eut été souhaitable d'indiquer pour chaque lettre le fonds d'archives consulté.

La lecture de ce livre méconnu saura donner un portrait intime de cette femme fervente et généreuse, peut-être même mieux que la biographie romancée de Micheline Lachance, *Le Roman de Julie Papineau* (Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1995).

Yves Laberge

